

Bernard LE CALLOC'H

**LES HONGROIS FACE À LA RÉVÉLATION  
DE LEUR ORIGINE FINNO-UGRIENNE  
AUX XVIII<sup>E</sup> ET XIX<sup>E</sup> SIÈCLES**

---

*Jusqu'à l'époque contemporaine, les Hongrois ont cru qu'ils étaient les descendants des Huns. C'est le résultat apparemment indestructible d'une légende, née au XI<sup>e</sup> siècle au lendemain de la création du royaume par saint Étienne, définie vers 1200 par le Notaire Anonyme, puis consolidée, fixée, enjolivée et bientôt sacralisée par près de huit siècles de romantisme, au cours desquels Attila n'a jamais cessé d'être présenté comme le premier roi hongrois et les Huns comme les pères fondateurs de la nation. Ni la démonstration de Sajnovics (1770), affirmant que le hongrois et le lapon sont même chose, ni celle beaucoup plus rationnelle de Gyarmathi (1799), prouvant la parenté du hongrois avec les autres langues finno-ougriennes, ne sont parvenues à ébranler une croyance quasiment religieuse en une origine scytho-hunnique qui a survécu aux travaux des linguistes et des historiens les plus sérieux. Dans ce débat séculaire, la légende a été plus forte que la raison. Aujourd'hui encore, nombreux sont les Hongrois qui croient que si les autres peuples ouraliens leur sont de quelque manière apparentés, cela suppose simplement que, eux aussi, sont issus des Huns.*

---

La publication à Copenhague en 1770 du livre de János Sajnovics *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse* constitue un événement majeur dans l'histoire hongroise. En vérité, c'est même plutôt une bombe, tant ses compatriotes sont mal préparés à admettre une nouvelle si contraire à toutes les croyances qu'ils ont nourries jusqu'alors. Si quelques rares historiens — tel György Pray — trouvent en eux assez d'objectivité pour ne pas rejeter d'emblée la thèse avancée par le jésuite-astronome, la plupart de ceux qui comptent dans les domaines des arts, des lettres, des sciences et de la

politique lui opposent une attitude indignée. Ils s'élèvent, se récrient, protestent, accusent, parlent de scandale, et à une discussion calme et réfléchie préfèrent les propos véhéments. D'aucuns traitent Sajnovics de fou, le prient de retourner à ses équations mathématiques, l'invitent à s'occuper de ce qui le regarde. Des pamphlets vengeurs apparaissent, surtout après 1772 quand le jésuite pousse la « perfidie » jusqu'à faire réimprimer son brûlot à Nagyszombat (aujourd'hui Trnava, en Slovaquie). On met en cause son intelligence, on le soupçonne d'imposture, on évoque la provocation. Les uns par le rire, les autres par le mépris ou la colère, cherchent à le déconsidérer, à tel point qu'il finira par abandonner la lutte. Convaincu qu'il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, il en viendra à se demander s'il n'a pas eu tort de faire part à ses compatriotes des constatations qu'il avait été amené à faire pendant qu'il était en Laponie.

Le malheur a voulu qu'il ait dressé un parallèle entre sa langue natale et celle des langues finno-ougriennes qui — il faut bien le dire — est la moins propre à des comparaisons irréfutables. Le lapon est un idiome aberrant, d'autant plus difficile à manier qu'il est resté longtemps non-écrit et qu'il se divise en parlars nombreux. En outre, le peuple qui en use est bien certainement le plus primitif du continent européen. À l'époque dont il s'agit, il vit comme les hommes du néolithique supérieur. Dans leur fierté nationale, les Hongrois se sentent blessés d'être mis à égalité avec ces nomades du Grand Nord, éleveurs de rennes, qui ne sont porteurs d'aucune culture et que l'Histoire a jusqu'ici superbement ignorés. Qu'ont de commun avec eux les fils de saint Étienne et de Mathias Corvin, les soldats de Bethlen et de Rákóczi ? La prétention de Sajnovics à démontrer que « le hongrois et le lapon, c'est la même chose » est, du reste, manifestement exagérée. Aucun linguiste n'oserait la soutenir de nos jours. En fait, l'exemple est mal choisi parce qu'il est le fait du hasard. Quand il est parti pour Varda en Norvège, Sajnovics, qui accompagnait un autre jésuite-astronome dont il était l'adjoint à l'observatoire de Vienne, Miksa Hell, n'avait pas d'idée préconçue. Hell lui avait bien parlé des Lapons et lui avait demandé de saisir l'occasion pour en étudier un peu la langue, dont des auteurs suédois disaient depuis près d'un siècle qu'elle ressemblait curieusement au hongrois. Mais il ne savait pas grand-chose de précis à son sujet. C'est quand il s'est trouvé sur place qu'il s'est rendu compte des étranges

ressemblances dont Hell lui avait parlé. Celles-ci n'existaient pas seulement dans le vocabulaire, elles apparaissaient aussi dans les structures. Sa curiosité d'esprit, les loisirs dont il bénéficiait, l'ont alors incité à n'en pas rester à quelques approximations. Il a voulu en savoir plus, convaincu de ce que sa découverte aurait des conséquences considérables en Hongrie plus encore que dans les pays du Nord. Malheureusement, il n'était pas linguiste. Cela l'a amené à confondre le lapon et le finnois, à faire des comparaisons boiteuses, c'est-à-dire à fournir des armes à ceux qui n'allaient pas tarder à lui reprocher son audace iconoclaste.

#### DES ORIGINES OBSCURES

Au moment où la *Demonstratio* soulève une tempête, que sait-on des origines du peuple hongrois ? Relativement peu de choses. Les Hongrois savent que leurs ancêtres sont venus de l'Est et que les Sept Tribus, guidées par le prince Árpád, ont débouché en 896 au col de Verecke, dans les Carpathes septentrionales. Mais que s'était-il passé auparavant ? Nul ne le sait vraiment.

À défaut de savoir, on croit. Dès que s'est consolidée la Hongrie comme royaume chrétien d'Occident, une légende est née, celle des Hongrois fils des Huns. Déjà vers 1200 le « Notaire anonyme » présente Almos, le père d'Árpád, comme un descendant d'Attila. Il affirme comme une certitude, et non pas comme une hypothèse seulement possible, que le peuple hongrois tout entier descend des Huns. Dès cette époque, l'on croit que les Avars, les Huns, les peuplades nomades d'Asie centrale, turcs ou « tatars », constituent les divers éléments d'une même nation dont les Magyars auraient été la branche la plus occidentale et, du fait de sa christianisation, la plus civilisée. C'est la raison pour laquelle ils conservent en leur for intérieur, dans leur conscience collective, le souvenir très vif de « leurs ancêtres les Huns », comme les Français ont celui de « leurs ancêtres les Gaulois ».

Tout au long du Moyen Âge, les chroniqueurs ont affirmé et répété comme une litanie cette prétendue origine hunnique. Au XIII<sup>e</sup> siècle, celui que l'on connaît sous le nom de « maître Ákos » (*Ákos mester*) rédige une première « chronique hunno-hongroise » qui sera

souvent reprise par ses successeurs. Cinquante ans plus tard, Simon Kézai parle d'Óbuda comme de « la ville d'Attila » et fait commencer l'histoire de la Hongrie avec le règne de ce dernier. L'auteur inconnu de la *Chronica Hungarorum* qui lui fait suite, vers 1342-1349, n'agit pas autrement. La chronique illustrée viennoise, attribuée à Marc Kálti, et qui daterait de 1358, cite les Huns comme « les pères des Hongrois » et présente Attila comme « le premier roi hongrois ». Au siècle suivant, la « Chronique de Buda » (1473), puis celle de Dubnicz (1479) poursuivent sur la lancée et ne mettent pas un instant en doute la continuité entre Huns et Magyars. Jean de Turóc (en vieux hongrois Thwroc), auteur d'une *Chronica Hungarorum* (1488), compare avec fierté le roi Mathias Corvin à « son illustrissime prédécesseur, le roi Attila ». Un an plus tard, Callimachus, Italien au service du roi de Pologne, ennemi de Mathias, publie un *Attila, historia regis Hunnorum* (c'est-à-dire *Hungarorum*), qui à l'inverse vilipende méchamment le roi de Hongrie, assimilé au « Fléau de dieu ». La fameuse bibliothèque Corvina que le roi a créée et enrichie, contient de nombreux ouvrages qui prétendent prouver l'origine hunnique du peuple magyar. Un autre Italien, Antonio Bonfini, invité à la cour de Buda, s'emploie lui aussi à la démontrer dans ses *Rerum Ungaricarum decades tres*, car la Renaissance, loin d'interrompre la tradition médiévale, semble plutôt soucieuse de la renforcer. Dans l'esprit des hommes de cette époque, l'origine hunnique est synonyme de magyarisme. On le voit bien quand l'archevêque-chancelier Jean Vitéz fait peindre sur les murs de son palais d'Esztergom des figures censées représenter « les ancêtres hunno-scythes » des Hongrois. Cette référence constante aux Huns est source d'orgueil, de vaillance, de vertus chevaleresques et guerrières. Etienne Werbőczy n'est-il pas allé dire au pape que les Hongrois, menacés par la puissance turque, n'avaient rien à en redouter puisqu'ils « portent en eux l'indomptable bravoure des Huns » ? L'évêque et humaniste Nicolas Oláh, chancelier du roi Louis II, douze ans après le désastre de Mohács, publie à Presbourg une *Vie d'Attila* (1538). En 1549, le diplomate autrichien Siegmund von Herberstein, dans ses *Rerum moscovitarum commentarii*, évoque « les Hongrois qui, avec leur chef Attila, ont occupé la terre de Pannonie ». Un siècle plus tard, Jean Apáczai Csere, ne dit pas autre chose dans son *Encyclopédie hongroise* (1653). Mathias Bél, tout en prenant quelque intérêt à l'hypothèse d'une

parenté finnoise, évoque longuement les Huns dans son *Adparatus*, parle de l'écriture « hunno-scythe » à propos de l'écriture runique sicule, et présente les Huns comme étant, à l'évidence, « les pères de la nation magyar ». Son fils, Charles-André Bél, consacre tout un livre à « la véritable origine et à l'époque des Huns » (*De vera origine et epocha Hunnorum*) et édite les élucubrations de Bonfini.

Lorsque s'achève l'occupation ottomane, les choses ne changent pas. Dans la Hongrie et la Transylvanie libérées, écrivains et érudits continuent de colporter l'idée, apparemment inattaquable, que les Hongrois sont « les fils d'Attila ». François Otrokocsi Foris, dans des *Origines Hungaricae* qu'il publie à Franeker, aux Pays Bas, en 1693, fait jouer comme de coutume un rôle primordial aux Huns dans la naissance de l'État hongrois, et déclare qu'Attila en a été le roi fondateur. En 1720, François Charles Palma consacre aux Huns tout un chapitre de sa *Noticia rerum hungar icarum*. C'est encore le cas de Schwandtner qui publie à Vienne en 1746 et 1748 ses *Scriptores rerum Hungaricarum*. La même année 1748, Joseph-Innocent Desericzky (Desericius) sort de presse à Buda le premier des cinq volumes de son œuvre maîtresse sur l'histoire hongroise intitulée *De initiis ac majoribus Hungarorum*, et c'est pour y parler plus que jamais des ancêtres hunniques.

La thèse des Hongrois descendants des Huns paraît indestructible, à tel point, d'ailleurs, qu'il ne tarde pas à entrer en controverse avec Pray, quand ce dernier émet des doutes sur cette thèse et pose des questions au sujet de la parenté finnoise de la langue hongroise. Pray décide d'écrire, lui aussi, une histoire des Hongrois. Dans ses *Annales veteres Hunnorum, Avarorum et Hungarorum*, publiées à Vienne en 1761 (il est alors conseiller de la reine Marie Thérèse), il entreprend de faire la lumière sur les véritables origines de son peuple ; mais l'emprise de la tradition hunnique est si forte que, malgré son désir de mettre un terme aux légendes, il ne parvient pas à se dégager complètement d'une idée qui, chez ses compatriotes, tourne à l'obsession. Comme le feront beaucoup d'autres après lui, il en vient à penser que si les peuples finnois sont les parents des Magyars, c'est parce que les uns et les autres sont également les descendants des Huns. Il n'y a rien à faire contre la tunique de Nessus que des siècles d'histoire fantaisiste ont fini par imposer à l'inconscient collectif.

Même le sinologue français Joseph de Guignes, dans son *Histoire*

*générale des Huns*, publiée à Paris en 1756-1758, hésite à franchir le pas. Il évoque encore « une nation célèbre qui a donné naissance à celles que nous avons connues depuis sous le nom de Huns, de Turcs, de Mongols, de Hongrois ». Dans le chapitre consacré à ces derniers, considérés par l'auteur comme des « Tartares occidentaux », il est rappelé une millième fois que « les Hongrois (...) se regardent comme descendus des Huns », et que la famille du prince Árpád « prétendait être issue d'Attila ».

Bref, tous les livres d'histoire, les œuvres en prose et en vers, les écrits politiques et littéraires, tendent à convaincre même les plus réticents de ce que l'origine des Hongrois, si obscure qu'elle soit, n'en est pas moins indubitablement à chercher du côté des Huns, et donc des tribus nomades de la haute Asie. Dans le petit peuple, le plus souvent illettré, cette conviction est aussi forte que parmi l'élite intellectuelle. La légende d'une ascendance hunnique est, en quelque sorte, un article de foi. On le verra bien encore en 1825, lorsque le voyageur Alexandre Csoma de Kőrös, désireux de se présenter aux autorités anglaises de l'Inde, écrira avec toute la force d'une certitude inébranlable : « Je suis, quant à moi, un fils de la nation sicule, cette fraction de la nation hongroise qui s'est installée dans l'ancienne Dacie au IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne » (lettre écrite à Sabathou, Inde, le 28 janvier 1825). Or, le IV<sup>e</sup> siècle, c'est précisément l'époque où les Huns, conduits par Balamber (ou Balamir), traversent les Carpathes orientales et prennent possession de la Transylvanie en 390, puis de la grande plaine de l'Alföld en 401 et de la Pannonie en 405. Aux yeux de Csoma de Kőrös, l'origine hunnique des Sicules n'est pas discutable.

La vérité oblige, d'ailleurs, à reconnaître que, si les Huns ne sont pas comme on l'a dit si longtemps les ascendants des Magyars, il n'y en eut pas moins d'assez nombreux mélanges où l'élément hunnique est probablement intervenu pour une part appréciable au cours des siècles qui précédèrent la conquête du bassin danubien, ce que les Hongrois appellent la « Honfoglalás ». En gros, entre le moment où se fonde en Sibérie méridionale l'empire asiatique des Huns (jusque vers 54) et celui où disparaît le royaume kazar (vers 890), les Proto-Hongrois n'ont cessé de se trouver mêlés, dans des proportions diverses impossibles à établir, à des tribus hunniques ou hunnoïdes. Ainsi en a-t-il été notamment au sein de ces empires plus ou moins

éphémères édifiés dans les plaines de la basse Russie, entre Don et Volga, par les Turcs Bulgares de 465 à 545, puis entre Caucase et Danube par les Avars à partir de 558. De même, des éléments ougriens ont certainement cohabité avec des tribus ou des peuplades issues plus ou moins directement des Huns dans les empires Turc puis Onogour qui se sont formés à la chute de l'empire avar, vers 800, et avant la création sur la basse Volga du royaume kazar.

La difficulté vient de ce qu'on n'a jamais su si les peuples appelés Huns étaient effectivement des Turcs de haute Asie issus des Xiong Nu dont parlent les annales chinoises à l'époque des Han, ou bien si le terme *Hun* n'était pas plutôt une appellation générique recouvrant un conglomerat de peuples très divers. Il faut bien imaginer, en effet, que l'élément dominateur n'a pas été forcément l'élément majoritaire et que, de conquête en conquête, le métissage s'est imposé à mesure que l'on s'éloignait de la base de départ, du foyer d'origine.

### LES PRÉCURSEURS

Contrairement à une idée assez répandue, János Sajnovics n'a pas été le premier à évoquer l'existence d'une famille de langues finno-ougriennes.

Il a plutôt été le premier à le faire d'une façon particulièrement péremptoire qui lui a valu la vindicte de sa génération et des suivantes. La brutalité avec laquelle il a posé le problème, en déclarant pratiquement à ses compatriotes : « C'est comme ça et pas autrement », le fait qu'il ait présenté à tort les Lapons comme étant tout simplement les frères des Magyars, ce que bien évidemment ils ne sont pas, tout cela explique la violence de la réaction qu'il a provoquée. Mais l'existence d'une certaine forme de parenté entre Finnois et Ougriens était moins nouvelle qu'on serait tenté de le croire. Sajnovics lui-même, dans sa *Demonstratio* a rappelé qu'il n'inventait rien et que d'autres avant lui avaient déjà indiqué la voie où il s'était engagé (*Manifestum puto, affectum meum non ita novum esse*).

Effectivement, quand paraît son livre, il y a déjà un siècle que Johann Trostler, dans *Das alte und neue Dacia* (1666) a comparé des mots hongrois à des mots finnois de même sens, attirant ainsi l'attention du monde savant sur certaines similitudes troublantes.

Quelques années plus tard, le Suédois Georg Stiernhjelm procède à son tour à des rapprochements du même ordre, confirmant ce que Trostler avait plus deviné que démontré. Plus que ces premières approximations qui ne sont finalement que des tâtonnements, ce sont les travaux d'un autre Suédois, Philip-Johann Strahlenberg qui ont vraiment posé le problème. En 1730, sous le titre *Das Nord- und Ostliche Theil von Europa und Asia*, il publie le résultat de recherches auxquelles il s'est livré en Russie pendant les treize années où il y a été retenu comme prisonnier de guerre, à la suite de la défaite de Poltava (juillet 1709). Strahlenberg n'est pas un linguiste, mais il a une grande curiosité d'esprit et beaucoup de bon sens. Ce qu'il dit des langues finnoises permet d'établir de façon plausible la parenté qui existe entre le hongrois et elles, même si son argumentation, plus à base de vocabulaires comparés que de syntaxe, laisse encore à désirer. Son premier mérite est de faire connaître les populations finnoises qui habitent l'empire des Romanov, Mordvines, Tchérémisses, Votiaks, Zyriènes, Lapons, Finnois de Finlande et de Carélie, Estes, sans oublier les Ostiaks et les Vogouls de la Sibérie occidentale. Quelques années plus tard, un Allemand de Russie, Johann-Eberhard Fischer, dans une communication manuscrite à l'académie impériale de Saint-Petersbourg intitulée *De origine Ungrorum* analyse et explique l'origine, selon lui indubitablement finno-ougrienne, des Hongrois (1756). Il reprend sa thèse, en la développant et en l'étayant de faits précis, dans son *Histoire de Sibérie (Sibirische Geschichte)*, parue en 1768, puis dans un *Vocabularium* resté inédit, dans lequel il compare méthodiquement entre eux un nombre important de mots tirés des différents idiomes ougriens et finnois. Un autre savant allemand travaillant en Russie, Ludwig-August Schlozer, résume l'ensemble des données sur la matière dans ses *Questiones Petropolitanæ* (1770), l'année même où paraît l'ouvrage de Sajnovics. Puis il revient l'année suivante sur le sujet dans son *Allgemeine Nordische Geschichte*. Devenu professeur à l'université de Göttingen, il y rencontre le Finlandais Henrik Gabriel Porthan et des entretiens qu'il a avec lui il tire la conclusion que l'existence d'une famille linguistique finno-ougrienne n'est plus niable. On peut donc dire que l'idée développée par Sajnovics était effectivement dans l'air depuis déjà longtemps. D'ailleurs, pour s'en convaincre encore mieux il suffit de rappeler que l'érudit Mátyás Bél avait commencé de s'en occuper dès avant le

milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, même s'il n'avait pas osé finalement tirer toutes les conséquences de ses observations et de ses réflexions. L'emprise de la tradition hunnique était si forte qu'il ne s'était pas senti en droit de la rejeter. Il avait posé le problème sans en accepter tout à fait la solution. Il en avait été de même pour Pray. Tout en reconnaissant la valeur des arguments avancés par les précurseurs de l'idée finno-ougrienne, il avait cherché un compromis, supputant ce qu'il pouvait y avoir de mystification dans le fait d'identifier purement et simplement les Magyars aux Huns, mais refusant de franchir le Rubicon, tant l'idée de lui substituer la parenté avec les Finnois lui paraissait encore suspecte, et pour tout dire peu aisément admissible.

#### SAMUEL GYARMATHI, LE CONTINUEUR

Il est revenu au médecin-grammairien transylvain Samuel Gyarmathi d'établir définitivement la vérité en posant le problème de la parenté finno-ougrienne de façon scientifique et rationnelle, donc de façon indiscutable.

L'affaire pourtant avait mal commencé. Comme tant de ses compatriotes, Gyarmathi avait été longtemps un partisan convaincu de l'origine hunnique de son peuple. Il avait fallu un hasard — tout comme dans le cas de Sajnovics — pour que son ancienne conviction vacillât. Il avait longtemps combattu « le monde allemand anti-hunnique » (*az antihunnicus németes világ*) qui prétendait remettre en cause l'histoire de son pays. Il en avait d'abord beaucoup voulu à Ignacz Fessler d'avoir ébranlé le mythe d'Attila dans son livre *Attila, König der Hunnen*, paru à Breslau en 1794. La même année il défendait encore griffes et ongles « le vieil alphabet hongrois hunno-scythe » (*a régi Hunno-Scythica magyar betűk*) contre un autre Allemand, Johann-Christian Engel, coupable à ses yeux de ne faire commencer l'histoire hongroise qu'à l'arrivée des Sept Tribus, sans tenir compte des Huns. La même année encore, quand il publie sa célèbre *Grammaire raisonnée* (*Okoskodva tanító magyar nyelvmester*) en deux gros volumes, il ne croit pas un instant à la thèse finno-ougrienne, bien qu'il s'affirme cartésien et rationaliste. Ce qui va le faire changer d'avis, c'est sa rencontre avec Schlözer à l'université de Göttingen en 1797. Soudain tout s'éclaire. Il s'aperçoit qu'il a fait

jusqu'ici fausse route et avec un courage digne d'éloge, il entreprend d'expliquer pourquoi la langue hongroise appartient à la même famille que les langues finnoises. Deux ans plus tard, en 1799, il lance son fameux livre *Affinitas linguae hungaricae cum linguis fennicae originis grammaticae demonstrata* comme on lance une bombe, et celle-ci fait encore plus de bruit que celle de Sajnovics.

Par rapport à son prédécesseur, Gyarmathi est beaucoup plus difficile à réfuter. D'abord, parce qu'il ne va pas spécialement chercher ses exemples chez les Lapons. Ensuite parce qu'il embrasse l'ensemble des langues du groupe, en y ajoutant même, à tort, le tchouvache. Enfin, parce que sa démonstration vise moins à établir des comparaisons entre les mots qu'entre les différents mécanismes grammaticaux. Très judicieusement, au lieu de parler d'identité (*idem esse*) il parle de parenté (*affinitas*), en ayant soin de distinguer la langue de la race, et en faisant la part des emprunts qui tendent à embrouiller les données brutes. Ce qui l'intéresse, c'est la syntaxe, la place du déterminant par rapport au déterminé, le système de la déclinaison et de la conjugaison, l'harmonie vocalique, la suffixation, et accessoirement seulement la comparaison des vocabulaires. Dès lors, la preuve est apportée que le hongrois appartient bel et bien à la même famille de langues que les divers idiomes finnois. La grammaire comparée des langues finnoises et ougriennes est vraiment née.

Tout comme après la publication de la *Demonstratio* de Sajnovics, l'on assiste en Hongrie à un tollé général après celle de l'*Affinitas*. Quelques-uns se rallient et abandonnent une guerre qu'ils sentent à présent perdue. Tel est le cas de Ferenc Kállay, par exemple. Les autres au contraire — et c'est la grande majorité de ceux qui parlent et écrivent — demeurent résolument hostiles, butés, décidés à passer au plus tôt à la contre-attaque.

#### LA CONTRE-ATTAQUE

Il est curieux de constater comment les « patriotes » hongrois réagissent à la découverte de leur origine finno-ougrienne. Il y a ceux qui se contentent de protester et de s'indigner, comme cela s'était passé précédemment. Ils rejettent Gyarmathi comme ils ont rejeté Sajnovics et ils cherchent à le déconsidérer.

Et puis il y a ceux qui, pour mieux nier toute parenté finnoise, prétendent démontrer d'autres parentés. On assiste alors à une époustouflante démonstration de mauvaise foi de la part de faux savants qui veulent à tout prix ranger leur langue dans quelque catégorie orientale lointaine pour n'avoir pas à reconnaître qu'elle est déjà rangée ailleurs. François Otrókocsi Foris avait déjà déployé des trésors d'ingéniosité pour rapprocher le hongrois de l'hébreu. À l'aide d'étymologies fumeuses, de déductions acrobatiques, il croyait y être parvenu. Paul Beregszászi-Nagy, quant à lui, apparente sa langue au persan dans un ouvrage qui est un chef-d'œuvre de contresens et de fausseté, *Parallelon inter linguam persicam et magyaricam dictum*. Gyarmathi lui-même, quand il ne croyait pas encore au finno-ougriisme, avait écrit des choses bien étranges comme par exemple ceci : « la langue hongroise ressemble en bien des points aux langues juive, chaldéenne, samaritaine, syrienne, copte, sarrasine et arabe » (*A magyar sok dolgokban hasonlo a Sidó, Kaldéai, Samaria, Syriai, Coptica, Szerentsén, és Arèbiai nyelvekhez*). C'est sans doute parce qu'il en était, lui aussi, convaincu, qu'Alexandre Csoma de Kőrös, alors qu'il est à l'université de Göttingen, éprouve le curieux besoin d'apprendre l'arabe pour se rendre en haute Asie où, croit-il, se trouve le berceau de sa nation. Plus tard, toujours aussi peu disposé à admettre la théorie linguistique finno-ougrienne, il entreprendra de démontrer que le hongrois est issu du sanscrit. Il s'en ouvrira dans la préface à son dictionnaire tibétain, assurant ses compatriotes qu'il est « fier de leur annoncer que l'étude du sanscrit sera beaucoup plus utile aux Hongrois qu'à tout autre peuple de l'Europe » (... *buszkeséggel jelentheti, hogy a sanskrit tanulmányozása sokkal hasznosabb a magyarokra, mint bármely más európai nemzetre nézve*). Pendant deux ans, isolé dans une hutte paysanne au milieu des populations bengalies, il tentera vainement de donner corps à ce qui n'a été qu'une billevesée.

On sait qu'Ármin Vámbéry se fera l'avocat de la parenté turque du hongrois, et qu'il soutiendra une véritable guerre de harcèlement contre Jozsef Budenz et Pal Hunfalvy, défenseurs de l'origine finno-ougrienne. Ce sera ce que l'histoire hongroise a retenu sous l'appellation de « guerre ugro-turque » (*Ugor torok háború*), une querelle byzantine s'il en fut, où les savants se jetteront à la figure des étymologies et des paradigmes en guise d'arguments irréfutables.

C'est à l'époque où sévissait cette curieuse guerre de linguistes, que l'un d'entre eux, Gábor Bálint, ne trouva rien de plus pressé que d'apparenter le hongrois au mongol. Ce n'était pas encore le temps des « sumérologues » qui iront chercher les racines de leur peuple dans les basses vallées du Tigre et de l'Euphrate ! Le principal, ici comme là, est de ne pas voir que le hongrois, qu'on le veuille ou non, est une langue finno-ougrienne.

Mais les linguistes ne sont pas seuls en cause. Quand on pense à l'œuvre historique d'István Horvát, on constate à quel point la parenté finno-ougrienne faisait horreur à toute une partie de l'intelligentsia hongroise au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ne tenant aucun compte des démonstrations de Sajnovics et de Gyarmathi, les considérant tout uniment comme nulles et non avenues, il continue de déclarer imperturbablement que son peuple est issu des Huns et des Scythes, aux applaudissements de tout ce que le pays compte de « patriotes » et de partisans des réformes. Les Hongrois s'entêtent à ne pas voir une réalité qui leur déplaît et ils ne font pas mystère du dédain qu'ils éprouvent pour ces prétendus parents « qui empestent l'huile de poisson », vivent cachés dans des forêts infinies, et n'ont pas eu l'honneur de faire parler d'eux dans l'Histoire comme leurs glorieux ancêtres Huns.

Poètes et romanciers n'agissent pas autrement. Toutes les occasions sont bonnes pour évoquer « nos ancêtres les Huns ». Attila est un personnage littéraire autant qu'historique, dont le nom sert même à désigner la veste à brandebourg dont tout bon patriote se vêt. Hunnia est le titre d'un livre de Széchenyi. On préfère lire le *Prodromus* de György Kalmár qui entend démontrer l'origine hunno-scythe du hongrois, plutôt que de se rendre à l'évidence. Dans son poème épique *Les Sicules en Transylvanie (Székelyek Erdélyben)*, Alexandre Aranyosrákosi Székely, « prouve » que cette fraction du peuple hongrois est « fille d'Attila et de Csaba ». Mihály Vorosmarty s'en inspire bientôt, et l'on sait que János Arany écrira une *Mort de Buda* en 1864 qui se veut une épopée hunnique, Buda étant censé être le frère d'Attila, Bléda. András Dugonics écrit *Etelka* en l'honneur d'Etele, autre forme d'Attila. Auguste de Gérando, Français devenu patriote hongrois, s'insurgera lui aussi contre la prétention inacceptable des finno-ougriens et réaffirmera avec force sa conviction que le peuple dont il a épousé le destin en épousant Emma

Teleki est bien le peuple d'Attila. On n'en finirait pas de citer les écrivains, les artistes et les hommes politiques qui, en cette période dite « des réformes » (*Reformkor*) continuent de croire au mythe hunnique et cherchent même à le mettre en avant pour mieux faire oublier la vérité finno-ougrienne.

C'est d'ailleurs aussi l'époque où des voyageurs s'en vont vers l'Orient à la recherche d'une patrie ancestrale (*őshaza*) tout aussi mythique que l'origine hunnique. En 1819, Alexandre Csoma de Kőrös quitte subrepticement la Transylvanie pour se rendre là où jadis ont nomadisé les Xiong Nu, les ancêtres supposés des Huns. Dix ans plus tard, Jean Charles de Besse (Ogyallai Besse János Károly) part à son tour vers l'Asie centrale et atteint la mer Caspienne. Il en ramène un livre qu'il publie en français à Paris « pour servir à l'histoire de la Hongrie », dans lequel il imagine ses ancêtres vivant en Abyssinie, traversant la mer rouge comme les Hébreux, puis gagnant le Caucase à travers la Mésopotamie ! Tout est bon, même les hypothèses les plus délirantes, pourvu que l'on puisse rejeter l'origine finno-ougrienne. En 1844, c'est János Jerney qui part à son tour pour aller à la découverte du berceau de son peuple dans le Caucase. Plus tard, Ármin Vámbéry ira le chercher à Samarcande et à Boukhara, en attendant que László Berzenczei essaie tout aussi vainement de le trouver en Inde.

Heureusement, il y aura aussi Antal Reguly. Dès 1840, il est en Finlande puis chez les Lapons, pour vérifier les assertions de Sajnovics. En 1841, il se met à l'étude de l'estonien et l'année suivante du zyriène, puis du votiak. Pendant les années 1844-45 il se livre à une longue enquête linguistique et ethnographique chez les Vogouls. Il rentre en Hongrie en 1848 et meurt dix ans plus tard, à l'âge de trente-neuf ans, après avoir donné à la finno-ougrienne hongroise ses lettres de noblesse. Il a joué dans son pays un rôle comparable à celui que M.A. Castrén a joué en Finlande, bien que ses connaissances aient été moins vastes. Mais surtout son autorité est demeurée constamment contestée par les tenants irréductibles de l'origine hunnique, en dépit des preuves accumulées.

La réaction hongroise aux révélations des pionniers de la parenté finno-ougrienne a été essentiellement une réaction romantique. À leur

rationalisme qui les décevait, ils ont opposé l'imagination, voire l'exaltation. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que le comportement d'un Csoma de Kőrös : au lieu de se rendre en Finlande, comme l'y incite son ami Gyarmathi, il part pour la Mongolie, où il n'arrivera d'ailleurs jamais, et se consacre finalement à l'étude du Tibet. Plus forte que la raison a été la légende. Le docteur Archibald Campbell nous le fait toucher du doigt, qui fut le témoin des derniers instants du grand voyageur. Dans le récit qu'il en a laissé, il parle de l'état de surexcitation de son hôte peu de jours avant de mourir quand il évoquait devant lui « les Huns, qui sont les progéniteurs de sa nation ». Soixante-dix ans après la démonstration de Sajnovics, quarante-trois ans après la parution de l'*Affinitas* de Gyarmathi, Alexandre Csoma de Kőrös continuait de croire que son peuple était issu des Huns. Pour lui, si les Finnois, les Estes, et les autres peuples ouraliens étaient de quelque mystérieuse manière rattachables aux Hongrois, cela signifiait simplement qu'ils avaient, eux aussi, les Huns pour ancêtres.

### RÉSUMÉS

#### **A finnugor eredet fogadtatása a tizennyolcadik és tizenkilencedik századi Magyarországon**

Szinte a mai napig a magyarok hisznek, vagy akarnak hinni népük hun származásában. Ez az elpusztíthatatlan hiedelem a XI.századtól, I.István korától meggyökeresedett a magyar történelem mélyébe. Nyolc századon keresztül ezt a valóságos nemzeti hitelvet senki sem vonra kétségbe, mindenki szentírásnak vette. Ha mégis egy olyan szerző került elő aki kételyét merete kifejezni, sőt mi több egy új elméletet felállítani, mint Sajnovics vagy Gyarmathi esetében, általános méltatlankodás tört ki, úgyhogy végül is a tiltakozások özönétől nem lehetett hailani a józanész érveit. Ez így volt még a XIX.században. Egyszer és mindenkorra el volt döntve, hogy Attila az első magyar király és a hunok a magyar nemzet megalapítói. Hiába bizonyították a nyelvészek, a történészek a magyar nyeiv kétségbevonhatatlan finnugor eredetét. Írók, költők, művészek, elvetve a finnugor rokonságot, tovább terjesztették a hun-szkita eredet hamis, de roppant romantikus elméletét. Végeredményben most is sok magyar

szempontjából, ha a finnugor népek valahogyan rokonságban vannak velük, csak azt jelenti, hogy tulajdonképpen ők is a hunok ivadékai.

### **The 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> Century Hungarian Confrontation of the Revelation of Their Finno-Ugric Origins**

Until very recently Hungarians believed, or more properly liked to believe, that they descended from the Huns, although this supposed lineage could never be proved. It is only a legend, especially among the Seklers of Transylvania, but it is as ancient a legend as the Hungarian kingdom itself, which began in the 12<sup>th</sup> century and is still in existence. From the Anonymous Notary in about 1200, the Hunnic origin of the Hungarians remained undisputed over the course of more than eight hundred years. At the end of the 18<sup>th</sup> century, when the first scholars - Sajnovics in 1770 and twenty years later Gyarmathi - established the Finno-Ugric origin of the Hungarian language, Hungarians raised a general outcry and a protest so strong that it is not yet totally over. The new theory was not acknowledged as correct, and several linguists and historians denied obvious facts by explaining that Hungarian is akin to oriental languages like Hebrew, Arabic or Sumerian. Many Hungarians also imagined that if their national idiom is indeed of Finno-Ugric origin, then the Finno-Ugric family must have issued from the Huns.